

# *André Gide en Algérie. Les écrivains d'Algérie face à la morale gidienne*

par

GUY DUGAS

Mon propos, comme l'indique le titre donné à cette contribution, sera triple : il s'agira d'abord de présenter, très rapidement, les divers voyages de Gide en Algérie (partie « Itinéraires ») et le rôle qu'a joué ce pays dans son œuvre (partie « Inspiration »), pour ensuite renverser la perspective et tenter de voir comment les idées et les œuvres de Gide ont été perçues par les écrivains de l'Algérianisme, puis de l'École d'Alger (partie « Réception »).

## *I. ITINÉRAIRES*

Il y a eu cent ans en octobre, le 18 octobre 1893 très exactement, André Gide, sans rien connaître de ce qui l'attendait outre-Méditerranée, s'embarquait à Marseille, en compagnie de son ami le peintre Paul-Albert Laurens, en direction de Tunis et de l'Afrique du Nord.

Pour quelles raisons ? Dans quel but ?

En réalité, cette découverte, qui tournera vite à la fascination, est déjà tout entière contenue dans l'enfance et les aspirations contradictoires du jeune Gide, Normand et catholique par sa mère, Cévenol et protestant par son père, dans son adolescence écartelée entre ferveur religieuse et sensualité. L'Orient mythique, il l'avait déjà approché par ses lectures, notamment celle des *Mille et Une Nuits*, qui restent, selon ses dires, parmi les rares souvenirs heureux de son enfance « solitaire et rechignée ». Si bien que — instant privilégié de l'existence où la réalité semble subitement rejoindre les mythes entrevus dès l'enfance — l'arrivée à Tunis constitue

un moment d'exaltation rare : « Nous étions à cet instant de la vie où le ravissement de toute nouveauté vous enivre ; nous savourions à la fois notre soif et son étanchement », écrit Gide dans *Si le grain ne meurt*. Très vite, munis d'une recommandation du Résident Général Rouvier, les deux voyageurs envisagent de rallier Biskra par le Sud tunisien. Il semble même qu'ils aient conçu — bien avant Myriam Harry qui, dans *La Tunisie enchantée* (en 1931 seulement), se flatte d'avoir été la première à en tenter la traversée — le projet un peu fou de traverser le légendaire et dangereux Chott el Djérid, ce dont fait foi une lettre de Gide à sa mère : « Nous regretterons malgré tout et toujours cette promenade qui nous eût laissé d'inoubliables souvenirs, si nous en étions revenus — mais il y avait vraiment trop de chances pour y rester. » (Biskra, 25 nov. 1893). Projet abandonné d'autant plus vite que Gide semble se ressentir de plus en plus d'une « sorte de rhume sournois », contracté avant son départ de France : « Sans cesse je devais prendre des précautions, m'inquiéter si je n'étais pas trop couvert, ou trop peu. Dans ces conditions, se lancer dans le désert était folie. Mais je ne voulais pas y renoncer. » (*Si le grain ne meurt*). On trouve trace de ces soins attentifs et égocentriques dans *L'Immoraliste*, où ils sont transposés sur la personne du héros, Michel.

André Gide et Paul Laurens feront donc demi-tour et, via Tunis, gagneront Constantine en train, puis Biskra, où ils seront rejoints par la mère de Gide, appelée en renfort. Après, toutefois, que celui-ci ait été initié, à Sousse, aux plaisirs homosexuels, par le jeune Ali — « petit épisode dont le retentissement en moi fut considérable. Il est plus mensonger de le taire qu'indécemment de le raconter. » (*Si le grain ne meurt*).

De janvier à avril 1895, Gide fera un second séjour en Algérie, avec l'intention marquée de s'y fixer : à Alger tout d'abord, puis à Biskra, où Gide fait l'acquisition d'un terrain. Mais la brutale maladie, puis la mort de sa mère écourteront ce voyage, que rendront décisif ses retrouvailles avec Oscar Wilde, que le jeune écrivain avait déjà eu l'occasion de fréquenter à Paris et en Italie. Cette fois-ci les théories de l'auteur du *Portrait de Dorian Gray* ont le temps de séduire le jeune Gide, et les deux hommes deviennent amis et compagnons de débauche, jusqu'à ce que Wilde regagne Londres, où l'appelle l'instruction du procès qui lui est intenté. Selon le professeur Jean Delay, c'est même le scandale qui suivit la condamnation de Wilde qui, lui ouvrant les yeux sur le genre de relations que son fils pouvait entretenir avec l'Irlandais, provoqua l'attaque qui emporta Madame Juliette Gide (*La Jeunesse d'André Gide*, t. II, p. 554).

En février-mars 1896, au cours de son voyage de noces, Gide entre-

prend un long périple qui le mène de Suisse en Algérie, à travers l'Italie, Malte et la Tunisie. Retour ardemment souhaité à la terre de la Révélation, à l'Orient du rêve et de la volupté, pressenti dès l'Italie du Sud, où les nouveaux mariés restent tout un mois :

Obsessions d'Orient, du désert, de son ardeur et de son vide, de l'ombre des jardins de palmes, des vêtements blancs et larges — obsessions où les sens s'affolent, les nerfs s'exaspèrent, et qui m'ont, au début de chaque nuit, fait croire le sommeil impossible. (*Feuilles de route*).

N'empêche : ce troisième séjour sera celui de la déception et la période qui suivra sera nettement plus calme — mais également plus obscure, le *Journal* de Gide des années 1896-1902 n'ayant pas encore été recueilli.

Sur la foi d'une « allusion très précise » dans *Si le grain ne meurt*, au chapitre où est relatée la mémorable nuit du 30 janvier 1895 avec Wilde et Mohamed, Jacqueline Chadourne croit pouvoir conclure en un nouveau séjour de Gide en Afrique du Nord, « très peu mentionné » par ses biographes, au début de 1897. En réalité, si Madeleine et André Gide ont bien projeté, durant l'hiver 1897-98, un nouveau voyage vers l'Afrique, un mauvais rhume de Madeleine a, au dernier moment, empêché leur embarquement. Retenu à Marseille, l'écrivain en profita pour lier connaissance avec le Docteur Mardrus, futur traducteur de ces *Mille et Une Nuits* dont la lecture était le régal du jeune Gide, et lui-même très connaisseur du Maghreb, tout comme sa femme, la poétesse Lucie Delarue.

Ce n'est donc qu'en mars 1899 que les Gide pourront accomplir une nouvelle traversée, une fois encore retardée par le mauvais temps : le 13 ou 14 mars de cette année, ils embarquent à Marseille, en direction de Bône. Après trois journées dans cette ville, ils passent en Tunisie. Séjour à Tunis du 19 au 28, puis c'est le Sud algérien via Sousse et Kairouan. Alger vers le 10 avril. Retour en France par l'Espagne.

Plus encore que les précédents, ce séjour fut pour Gide l'occasion de laisser libre cours à sa soif de rencontres homosexuelles et à sa quête sensuelle : « Je m'applique à être sensuel et instantané. »

Souvent pourtant, ces aventures tournent court : à Bône ou Oran, le danger inquiète Gide et le fait hésiter ; à Tunis, il court en vain les plaisirs dans Halfaouine... Partout, hanté par le souvenir de ses séjours précédents, il éprouve un même sentiment d'ennui et d'échec :

Le voyage m'a fait palper ma vieillissure [...]. Seigneur, me suis-je assez ennuyé, de Tunis à Kairouan, de Sousse à Tunis, de Tunis à Batna ! Je voyageais comme on accomplit des formalités de deuil. » (Lettre à Valéry, Alger, 11 avril 1899).

Dans une lettre à Marcel Drouin, Gide tirera donc les conclusions qui s'imposent :

Quel meilleur profit tirer de ce voyage que de sentir que je n'aime plus voyager ? Vive une idolâtrie nouvelle ! Laquelle, je n'en sais rien encore. [...] Tant que cette terre m'a servi pour m'émanciper (terre = religion, moeurs, coutumes, aspects, etc.) je l'ai aimée, et avec quelle passion, tu le sais. À présent je la regarde en ennemie, mon amour pour elle me retenait. L'ennui aujourd'hui m'arme contre elle : tant mieux. » (Tunis, 27 mars 1899).

Mais il y aura néanmoins d'autres séjours en Algérie, et d'abord dès l'hiver 1900-1901, en compagnie de Madeleine et Henri Ghéon. Départ de Marseille le 5 novembre, arrivée à Biskra le 22. Y laissant Madeleine seule, Gide et Ghéon partent bientôt pour « un tour de douze jours dans le Soufi ».

Ghéon ayant directement rallié Kairouan, Gide est à nouveau à Biskra pour Noël, à Tunis — où il retrouve Ghéon, qui s'embarquera le 4 janvier — pour la Saint-Sylvestre. Retour en France à la mi-janvier.

Sixième séjour en Afrique du Nord durant l'hiver 1903-1904, avec la volonté d'en ramener non plus un ouvrage de fiction, mais une œuvre réaliste, engagée, reflet des préoccupations et des observations de Gide sur la Colonie. D'Alger, où il arrive le 15 octobre, l'écrivain gagne Bou Saada, puis revient à Alger. De fin novembre à mi-décembre, il est à Biskra. Départ pour Tunis le 28 décembre ; retour en Europe début janvier. Il passe tout le mois en Italie, et ne regagne Paris que le mois suivant.

Ce sixième séjour, dont Gide au lieu du « livre très épatant » qu'il en espérait, ne ramènera qu'un charmant « recueil de notes et d'impressions subjectives » intitulé *Amyntas*, signe bien son « renoncement au voyage », du moins en Afrique du Nord, où il ne remettra plus les pieds avant 1923 (deux voyages au Maroc puis en Tunisie), et 1926 (trois semaines en Tunisie, durant lesquelles Gide se liera d'amitié avec le libraire Tournier<sup>1</sup>, correspondant et guide de bien des écrivains). Puis à nouveau en 1930, afin de montrer à Elisabeth Van Rysselberghe « un pays neuf pour elle ». En Algérie, Gide n'y reviendra qu'en 1929, pour une dizaine de jours, en compagnie de Marc Allégret. Mais on est loin désormais de la ferveur et de l'enthousiasme des premières traversées : le pays paraît laid, l'ennui est constant, et l'écrivain désabusé constate : « Pour moi, je retourne ici comme dans une ornière. » (Lettre du 23 juillet 1928 à Roger Martin du Gard).

Pendant plus de dix ans, Gide se désintéressera donc de l'Afrique du Nord, où il ne fait plus que de rapides incursions, au Maroc (et 1932 et 1935) ou en Algérie (cinq jours à Alger en 1936 avec Marcel de Coppet,

---

1. Sur Marcel Tournier et ses rapports avec André Gide, voir BAAG n° 96, octobre 1992, pp. 453-68.

en route pour l'Afrique Équatoriale). Pour n'y revenir que pendant la guerre ; alors il s'y installera pendant deux ans, en Tunisie d'abord, puis à Alger.

## II. INSPIRATION

On peut mesurer, à l'énoncé de tous ces voyages, la place exceptionnelle que prit l'Afrique du Nord — et en premier lieu l'Algérie — dans l'œuvre gidienne.

Sans compter les récits ramenés de certains de ces voyages (*Amyntas, De me ipso et aliis*), ce sont pratiquement tous les ouvrages de Gide qui en garderont trace, en totalité (*El Hadj, Si le grain ne meurt, L'Immoraliste*), ou en partie (*Les Faux-Monnayeurs, Les Caves du Vatican*).

Dégager l'inspiration africaine d'André Gide pourrait en soi faire l'objet d'une conférence ou de toute une recherche. Au reste, cela a déjà été fait, par Jacqueline Chadourne ou Gabriel Michaud. Je ne m'arrêterai donc que fort peu sur l'inspiration nord-africaine d'André Gide, et seulement afin d'ajouter quelques remarques personnelles à ce qui a été dit par ces chercheurs.

On a abondamment souligné le pouvoir libérateur de l'Afrique du Nord, qui a tout à la fois permis à Gide de se distancier par rapport à sa famille et de s'accomplir dans sa nature intime : « Tous mes efforts ont porté cette année sur cette tâche difficile : me débarrasser enfin de tout ce qu'une religion transmise avait mis autour de moi d'inutile, de trop étroit, et qui limitait ma nature », confie Gide au retour de son premier voyage. Ailleurs, dans une lettre à son ami Eugene Rouart, il a une formule qui résume cette volonté : « Chercher le bonheur loin de soi m'apparaît une rare folie. » Incontestablement, une part d'André Gide l'attendait en Algérie.

Ainsi a-t-on pris l'habitude d'opposer, dans des œuvres comme *Si le grain ne meurt* ou *L'Immoraliste*, l'influence sensuelle et solaire du Sud méditerranéen aux brumes humides du climat normand, la joyeuse insouciance des Arabes aux esprits torturés de la Capitale, la rigueur toute protestante de l'enfance aux débordements de sensualité qu'offre cette terre. Mais ce que l'on a moins vu, c'est que l'Algérie elle-même est terre de contrastes et d'oppositions dans l'imaginaire gidien : à la verte et riante oasis parcourue de séghias, s'oppose sans cesse l'infini du désert qui suscite interrogations et parfois conduit à la perte : *L'Immoraliste* n'est pas seulement construit, comme on le pense généralement, sur un parallélisme entre deux voyages : Biskra/France/Biskra ; un rigoureux équilibre géographique et spirituel : le premier itinéraire du Sud au Nord est celui

de la guérison du héros, Michel ; le second, de Paris en Algérie, étant celui du déclin de la santé de son épouse Marceline. Reste qu'au retour à Biskra, Marceline se trouve à peu près dans la situation qui était celle de son mari au moment de quitter cette ville, c'est-à-dire « à demi mort », selon les termes de Gide. À demi morte donc, mais pas encore tout à fait. Ce qui conduit Marceline à la mort, et rompt l'équilibre géographique, structurel et spirituel du roman à ce moment précis, c'est l'injustifiable décision de Michel de poursuivre vers le désert, de quitter la douceur et la pénombre de l'oasis pour l'aveuglante désolation des sables. Le désert agit ici, comme ailleurs dans *El Hadj*, à la manière d'un espace à la fois fascinant et subversif — espace de transgression de toutes les normes (les amis de Michel n'ont cessé de le faire revenir en France afin de le remettre dans le droit chemin), mais aussi de la perte et de la mort (on comprend que l'explication fournie à Gide de la fin de son ami Athman disparaissant dans le désert, l'ait particulièrement touché, en ce qu'elle rejoint tout à fait le sort des héros de certaines de ses œuvres).

Autre symbolique apportée à l'œuvre de Gide par ses expériences algériennes : celle du *seuil* rejoint d'ailleurs la précédente : le désert est, nous l'avons vu, cet espace qui interroge l'individu : faut-il s'y plonger, s'y perdre comme Michel ou Athman, ou bien doit-on au contraire prudemment rester à son seuil ? Cette image du seuil est également récurrente lorsqu'il s'agit d'évoquer la fréquentation des cafés maures, des hammams, de tous ces lieux un peu louches, que Gide fréquente en secret, sans rien en dire à sa femme, ou aux amis qui l'accompagnent.

Le dernier point que je souhaite évoquer à propos de l'inspiration nord-africaine de Gide est celui des reproches qui lui sont souvent faits, au Maghreb tout particulièrement, au sujet de son appréhension de la Colonie, et des problèmes qui s'y posent. Comment cet homme sincère et engagé, dénonciateur féroce des méfaits du colonialisme dans son *Voyage au Congo*, a-t-il pu rester insensible aux misères des indigènes qu'il côtoyait quotidiennement, aux problèmes de l'Afrique du Nord sous tutelle française ?

Nous avons d'ailleurs vu que lorsqu'en 1903-1904 l'écrivain accomplit son sixième voyage, c'est afin d'en ramener une œuvre soulevant « les plus graves questions économiques, ethnologiques et géographiques », qui — ajoute-t-il — « le passionnèrent ». Il est néanmoins vrai, comme le souligne Claude Martin dans sa biographie, que rien dans les premiers récits de Gide, ni même dans sa correspondance ou son *Journal*, ne matérialise encore ses préoccupations sociales.

Mais comment aurait-il pu en être autrement ? Que l'on songe à l'état

d'esprit du jeune homme s'embarquant pour Alger... Comment aurait-il pu se montrer attentif à la libération d'autrui, quand c'est d'autrui qu'il attendait sa propre libération ?

### III. RÉCEPTION

Mon but n'est pas de revenir dans cette dernière partie sur les débats passionnés et bien connus qu'ont soulevés en France l'œuvre et les engagements gidiens dès la publication des *Nourritures terrestres*, d'abord au plan moral, plus tard au plan politique. Mais de tenter de voir comment ces débats ont été ressentis et se sont prolongés, des décennies durant, outre-Méditerranée, où — petit point d'histoire littéraire — ils servirent même d'arguments dans la querelle qui, à dater des années 1935-40, opposa en Algérie deux sensibilités d'écriture : *les Algérienistes* et *l'École d'Alger*.

Pour ce faire, je commencerai d'abord par brosser un tableau historique des Lettres françaises en Afrique du Nord pendant la période coloniale. Tableau qui — je le précise immédiatement — sera forcément rapide, et orienté dans le sens qui concerne mon propos. Je ne reviens donc pas sur les prétentions que se fixait la littérature à la Colonie, sinon pour souligner combien cette production nord-africaine souhaite s'inscrire en son sein, et en rupture avec toute une littérature d'exotes et de voyageurs, à laquelle est reprochée une méconnaissance de pays, et le peu d'attention qu'elle apportait aux populations indigènes. Or Gide se présente-t-il autrement dans ce pays que comme un voyageur et un exote ?

Si c'est d'une scission avec une Société des Écrivains de l'Afrique du Nord, première en date des associations d'écrivains de l'Afrique du Nord (siège à Tunis, organe : *Les Nord-Africains* [1919-29], puis *La Kahèna*), qu'est née en 1920 l'Association des Écrivains Algériens (siège à Alger, organe : *Afrique*), du moins l'idéologie de tous ces groupements officiels d'écrivains du Maghreb colonial était-elle assez semblable, dans ses fondements, ses références et ses refus, très inspirée par la forte personnalité de chefs de file, qu'il s'agisse d'Arthur Pellegrin (1891-1956 <sup>2</sup>) à la tête de la Société tunisienne, ou de Jean Pomier (1886-1977 <sup>3</sup>) et Robert Randau (1873-1950 <sup>3</sup>) à celle de l'Association des Écrivains Algériens (ce groupement ne sera-t-il pas très tôt nommé « algérieniste », du titre de l'un des romans de ce même Randau ?).

2. Voir la notice biographique que nous lui avons consacrée dans *Hommes et Destins* (Paris : Académie des Sciences d'Outre-Mer), t. VII.

3. Voir les notices de Xavier Yacono et Jean Déjeux, *ibid.*, t. IV.

Pour ces chefs de file, qui ont accordé autant d'importance à leur rôle de théoriciens qu'à leur œuvre (Jean Pomier, par exemple, a fort peu écrit), la littérature « est toujours un instrument de propagande » (Randau). Premier motif de leur opposition à André Gide : il est vain à leurs yeux de prétendre, comme lui, faire œuvre d'esthète, détachée de toutes les contingences. À l'origine de leur différend, une conception indéniablement opposée de l'art : alors que pour les artistes de la Colonie l'œuvre doit être utile, servir à faire connaître et aimer le pays dans lequel ils vivent — d'ou l'énergie considérable qu'ils déploient pour se faire reconnaître en Métropole, et la situation de dépendance aigrie dans laquelle ils se trouvent vis-à-vis d'elle lorsqu'elle ne consent pas à le faire : Randau n'en finit pas de pester contre « l'inexplicable mépris que ne cessent de nous prodiguer les critiques parisiens ». Et il ajoute : « Intellectuels d'un peuple de 7 millions d'âmes en Algérie, publiant des livres, des revues, des journaux, nous ne pouvons compter, au dire de ces messieurs, dans le mouvement littéraire contemporain, parce que nous vivons loin de Paris. » (Corresp. inéd., 26 mai 1936).

La dépendance des Algérienistes par rapport à la Métropole ne peut en effet manquer de s'irriter du peu de crédit porté outre-Méditerranée à leur mouvement : on les voit s'emporter à plusieurs reprises contre tel ou tel, telle ou telle revue de Métropole, accusés de passer sous silence les écrits de leurs membres... La *Nouvelle Revue Française* d'André Gide ne peut même pas être accusée d'un tel manque d'intérêt pour les Lettres nord-africaines, mais c'est encore pire : « Elle fit tant de mal à nos lettres nationales en laissant croire à l'étranger qu'une revue de petite chapelle représentait l'ensemble de notre littérature. » (Lettre de Randau à Pellegrin du 23 juin 1943, évoquant sans doute un article précis paru dans *La N.R.F.*, que je n'ai pas pris la peine de rechercher.)

D'où également la nécessité pour les Algérienistes de faire œuvre positive, de composer des romans à thèse, d'un réalisme fort, visant à présenter la Colonie et ses habitants sous leur jour le plus favorable.

À cette volonté positiviste et réaliste s'oppose le refus de Gide de s'impliquer dans le réel autrement que par le symbolisme et l'allusif. Si bien que, pour Randau, « la lecture de ses œuvres incompréhensibles est un supplice. Il jure qu'avec de la patience intelligente on y découvre l'alpha et l'oméga, les secrets rugissants de l'alchimie défunte ».

Les écrivains coloniaux, qui conçoivent l'écriture comme un engagement, et estiment devoir mettre leur plume au service de l'Action française outre-mer, comprennent mal cet artiste « prêtre du beau [qui] se tient, par métier, au-dessus de toutes les mêlées, [...] et récite la *Prière sur*



*l'Acropole* en songeant à la tasse de café qui le rafraîchira tout à l'heure ». (« Inactualité d'André Gide » in *Afrique*).

D'où tous les procès d'abord faits à l'auteur des premiers récits nord-africains, jugés trop exotiques (nous verrons avec notre exposé sur *L'Immoraliste* ce qu'il y a lieu de répondre à ce reproche), puis ceux intentés à des essais plus tardifs comme *Attendu que...* et autres *Interviews imaginaires* publiés à Alger pendant la guerre, pour indifférence au milieu sur lequel ils sont écrits, détachement excessif par rapport au contexte d'énonciation, « distraction du présent » dans un contexte aussi dramatique.

Je me demande s'il n'est pas exagéré, pour un écrivain qui a la notoriété de M. André Gide, de choisir le moment où la France est crucifiée, trahie et martyrisée, pour publier un recueil de chroniques qui ne sont que de bons morceaux de littérature. (R. Randau, rendant compte de *Attendu que...* dans *Afrique*).

Toujours le même mirage d'un certain réalisme utilitaire : l'actualité *hic et nunc* ne doit, selon les Algérienistes, jamais disparaître de l'œuvre littéraire.

Mais aussi, sans aucun doute, dépit de voir le célèbre écrivain se désintéresser, jusque durant ses plus longs séjours en Algérie, d'un mouvement intellectuel nord-africain qui, aujourd'hui comme hier, en appelle volontiers, comme témoins ou propagateurs de ses idées, à des écrivains métropolitains « de bonne volonté ».

Il est en effet significatif de voir combien André Gide, durant ses multiples séjours nord-africains, s'est longtemps soigneusement et volontairement tenu à l'écart des mouvements et des animateurs locaux. Non seulement des sociétés littéraires officielles qui, certes, défendaient des théories ne correspondant pas à ses propres idées, et avec lesquelles certains de ses amis, comme Montherlant, connaissaient aussi bien des déboires (voir son article dans *Marianne* du 13 septembre 1935, et les propos que Jean Pomier tient sur lui dans sa *Chronique d'Alger*<sup>4</sup>) — mais aussi de bien d'autres personnes avec lesquelles Gide se serait incontestablement senti davantage en accointance. N'est-il pas paradoxal de constater que des noms comme ceux de Claude-Maurice Robert, Armand Guibert, ou François Bonjean<sup>5</sup> sont totalement absents du *Journal* alors que nous verrons que tous trois entrèrent très tôt en relation épistolaire avec André

4. Paris : La Pensée Universelle, 1972.

5. Sur François Bonjean, voir *Hommes et Destins*, op. cit., t. II. Un volume d'hommage a été consacré à Armand Guibert (1906-1990) : *Une famille de rebelles* (Poitiers : éd. Le Torii, 1992).

Gide ? Mieux encore : quelqu'un comme Jean Amrouche, qui, comme on sait, fut dans les dernières années de la vie de Gide, et jusque sur son lit de mort, le familier et le confident de l'écrivain, n'y apparaît pour la première fois qu'à la date du 9 octobre 1942, alors qu'il était entré en contact avec son Maître dès 1928, afin de lui avouer son admiration après une lecture de *L'Immoraliste* !

En réalité, si le procès d'André Gide au Maghreb — qui soulèvera, comme nous le verrons, d'intenses débats pendant la guerre, alors que l'écrivain est accusé d'avoir trahi la France et aussi la littérature en y encourageant « l'invasion des Barbares » — lui est intenté tardivement, au moment même où il y séjourne longuement, « assembl[ant] de vieux articles et s'amuse[ant] à commenter la tragédie de *Phèdre* et le jeu des acteurs dans des interviews imaginaires », cependant que « les Boches et les Vichysois multiplient les meurtres sur la terre de France » (R. Randau, *ibid.*), son instruction est plus ancienne et les charges contre lui sont accumulées depuis bien longtemps.

Deux autres griefs, plus moraux que politiques, avaient en effet été régulièrement adressés, depuis le début du siècle, à l'auteur des *Faux-Monnayeurs*.

Il s'agit des reproches portant sur son individualisme et sur ses mœurs homosexuelles. C'est que les algérienistes prônent également la force, l'énergie, l'action... — valeurs considérées à leurs yeux comme hautement viriles, au regard desquelles individualisme et homosexualité passent pour de graves faiblesses, de même qu'ils croient farouchement aux valeurs de la race et de la famille, en leur pérennité qu'ils estiment menacées par le trop célèbre « Familles, je vous hais ! » ou le « On croit que l'on possède, et l'on est possédé » de Ménélaque.

Même la période communiste de l'écrivain, à la sincérité de laquelle les Algérienistes ne semblent d'ailleurs avoir jamais cru — « Ils étaient naguère les plus snobs des communistes... » (Corr. inéd. de R. Randau, 11 mai 1942) — est très sévèrement considérée, à un moment où la crainte du bolchevisme est plus sensible encore outre-Méditerranée qu'en Métropole.

Sur le chapitre de la morale, c'est encore Randau qui, en privé, se montre le plus virulent, entonnant un refrain connu de tous les Français qui, marqués par une éducation chrétienne et traditionnelle, reprochaient, avec Massis, à Gide son homosexualité militante et une attitude corruptrice à l'égard de la jeunesse. L'homosexualité est par eux considérée comme scandaleuse et intolérable, synonyme d'une permissivité et d'une pas-

sivité qui ne peuvent être sans conséquence au plan collectif et national : « Plus de famille, plus d'enfants, plus le goût de l'effort, une littérature toxique », se plaint Randau dans une lettre inédite où aucun nom n'est cité, mais où il paraît évident que c'est l'esprit gidien qui est visé.

D'autant plus que, sur ce point, la Colonie s'est toujours considérée comme un exemple (le fameux rôle éducateur du colonisateur), et un réservoir d'énergie pour la Métropole, plus atteinte par les travers et les vices occidentaux. Pour Randau, Pomier ou Pellegrin, l'Afrique du Nord peut jouer, au plan moral, social et même culturel, un rôle régénérateur pour la France. C'est là une antienne répétée par les Algérienistes depuis les troubles des années 30 jusqu'aux heures sombres de la défaite en 1940 et de l'Empire.

Et voilà qu'avec des « invertis » comme André Gide, venant assouvir au Maghreb leurs penchants homosexuels, c'est — prétend-on — l'inverse qui se produit ! Très tôt, avant même l'instauration des sociétés littéraires officielles, les séjours de débauche que firent en Afrique du Nord des écrivains connus comme André Gide ou Montherlant et — souvent à leur invitation — de nombreux autres comme Oscar Wilde, Fr. Jammes, Pierre Louÿs..., ne font pas « bon genre » dans la Colonie, allant à l'encontre de cette volonté déclarée de « donner l'exemple » devant « l'indigène ». Offrant une image déplorable de l'entreprise coloniale et des relations entre colonisateur et colonisé, ils introduisent — juge-t-on — un véritable « colonialisme sexuel ». Un universitaire connu, directeur des Centres Sociaux Algériens, auteur d'une thèse et de deux études peu tendres pour André Gide<sup>6</sup>, affirme qu'il

fut ainsi le premier à affirmer ostensiblement son homosexualité, à développer le thème du « petit Arabe » (disons en passant qu'il vit l'Algérie de la façon la plus sordide qui soit, comme une terre de luxure), à faire entendre à partir des satisfactions homosexuelles qui le rendirent si différent des autres les appels à la fidélité à soi-même, à la nécessité de faire naître en chacun « le plus irremplaçable des êtres », l'être le plus représentatif, à la révolte contre les familles et à la disponibilité la plus totale. (Max Marchand, *Du Marquis de Sade à André Gide*, Oran : Fouque, 1956).

Les ouvrages de ce critique sont d'ailleurs en eux-mêmes tout à fait révélateurs de ce débat qui, dès les années 1935, opposa en Algérie par-

---

6. Voir notice biographique de Serge Jouin dans *Parcours*, dictionnaire biographique de l'Algérie, n° 16-17, 1992, où il est précisé que Marchand « obtint en 1957 le Grand Prix Littéraire d'Algérie pour son œuvre sur André Gide »... Or ce prix, décerné entre 1921 et 1961, fit toujours la part belle aux idées des Algérienistes, qui siégeaient en force au jury (voir Jean Déjeux, « Le Grand Prix Littéraire de l'Algérie », *Revue d'Histoire Littéraire de la France*, 1985, n° 1, pp. 60-71).

tisans et adversaires du gidisme. Débat qui franchit même les murs de l'Université d'Alger (à moins qu'elle en ait été le point de départ, comme j'en avancerai plus loin l'hypothèse), puisqu'aux cours publics de Jean Hytier « suggérant que le point de vue esthétique était le seul où l'on devait se placer pour juger sainement de [l']œuvre [de Gide] », le professeur Delnaud, maître de Max Marchand et dédicataire de l'un de ses essais, réplique par la méthode psychopathologique, qui « éclaire toute [cette] œuvre du jour cru et impitoyable des salles de dissection et la fait apparaître, en dépit de tous les thuriféraires du grand artiste, dans sa nudité sordide, que ne parviennent plus à voiler les oripeaux chatoyants d'un style à nul autre pareil » (Max Marchand).

On comprend donc que l'installation d'André Gide à Alger, quelques années plus tard (à partir de mai 1943, après un séjour d'un an en Tunisie) ait été vécue par l'intelligentsia locale comme un véritable défi, d'autant plus que l'écrivain — contrairement à ce qu'il avait fait au cours de ses séjours antérieurs — n'y restera pas inactif, rencontrant beaucoup de monde, publiant plusieurs ouvrages, notamment chez l'éditeur local Edmond Charlot, et apportant un appui actif, et souvent une participation effective à des revues comme *Fontaine* ou *L'Arche*.

À propos de cette installation, Randau n'hésitera pas à évoquer « l'invasion des barbares », alors que la génération des Claude-Maurice Robert et Amrouche parlera au contraire d'un « véritable bonheur ».

Il faut dire que l'admiration de cette génération — née avec le siècle — pour André Gide ne date pas d'hier. Nous avons vu que la première lettre de Jean Amrouche à Gide date de l'été 1928. Frais émoulu de l'École normale supérieure de Saint-Cloud, il n'a alors que 22 ans. Et c'est, comme beaucoup de jeunes de sa génération, pour lui faire part de ses impressions après une lecture de *L'Immoraliste* qu'il écrit au Maître :

« Ce n'est pas que je juge *L'Immoraliste* un très grand livre. Mais vous avez écrit 70 pages, celles précisément de la renaissance de Michel, qui porteront jusqu'à la fin des temps le même brusque éclaircissement dans les âmes souffrantes qui composent le meilleur de la jeunesse.

Il souhaite aussi apporter à Gide « un hommage de sa race » et lui avouer « qu'il est des catholiques qui ne suivent pas toujours Massis ». Il achève sa lettre sur un vœu : « Si vous passez, cet hiver, à Tunis, puis-je espérer de vous voir ? » et une proposition : « J'aurais voulu écrire un livre sur vous, un portrait intérieur d'André Gide par un tout jeune homme. [...] Ce projet aurait-il votre agrément ? »

En retour, Gide se déclare enchanté par les projets d'écriture de son jeune correspondant, mais « effrayé » par la sympathie qu'il lui témoigne,

craignant « que la route où s'aventure à présent [s]a pensée ne s'écarte beaucoup de [lui] ». (Corr. inéd., citée dans le catalogue de l'exposition *Jean Amrouche, l'éternel Jugurtha*, Archives Municipales de Marseille, 1985).

Choisissant de demeurer sur une prudente réserve, Gide ne rencontrera finalement qu'au printemps 1942 celui qui, n'étant pas parvenu à écrire sur lui le livre envisagé, n'en deviendra pas moins après-guerre son interlocuteur privilégié.

Il en va à peu près de même en ce qui concerne Armand Guibert, collègue d'Amrouche à Sousse, puis à Tunis dans les années 30, animateur de revues et éditeur<sup>7</sup>, dont les relations avec Gide, mieux connues de nous, paraissent encore plus éclairantes.

Début 1932, Guibert adresse à Gide son recueil poétique *Enfants de mon silence* : pas de réponse... À la fin de la même année, il lui écrit pour la première fois. Probablement influencé par son ami Amrouche, il entend lui déclarer « non pas [s]on admiration, ce pain dont vous devez être rassasié, mais [s]a ferveur, une ferveur qui se manifeste par un désir d'offrande où tout [s]on être est engagé » (Lettre inédite, Tunis, 16 déc. 1932). Sans doute veut-il aussi corriger une bévue, très significative des querelles et des procès qui nous intéressent ici : dans le premier numéro de la revue *Mirages* qu'anime alors Armand Guibert, avaient en effet paru, sous la plume d'un des tenants de la tradition, « certaines considérations ineptes » relatives aux sympathies pro-soviétiques de Gide — celles-là mêmes qui, nous l'avons noté, étaient considérées au Maghreb comme peu sérieuses ou insincères, et auxquelles le chroniqueur de *Mirages* avait semblé emboîter le pas (voir ci-après, dans notre dossier annexe, le document n° 1).

S'excusant auprès de Gide — qui semble avoir lu ce numéro de *Mirages* puisqu'il fait part à Amrouche de leurs divergences de pensée — du « malentendu » que ce malheureux article a pu susciter « auprès des foules moutonnières », Guibert lui annonce, en guise de rectificatif, un article de trois pages de Jean Amrouche, dans le numéro suivant de sa revue : « il fallait prendre position, en un pays où prendre position est plus qu'ailleurs réputé séditieux. » (Corr. inédite).

De fait, l'article d'Amrouche, intitulé « André Gide communiste » (Document n° 2), souligne combien Gide sort grandi et plus humain de sa

7. Sur son rôle à Tunis dans les années 30, voir notre article : « Armand Guibert à Tunis : de la revue *Mirages* aux *Cahiers de Barbarie* », *La Revue des revues*, n° 12-13, 1992, pp. 85-96.

fréquentation du communisme. Au moment où « le monde se meurt de scepticisme », il faut faire « quelque chose pour porter remède à cette souffrance » ; et l'engagement de Gide, loin d'être une soumission à la mode ou une volonté de plaire à la jeunesse, témoigne de ses convictions, et de sa sincérité d'intentions. La jeunesse du Maghreb et d'ailleurs doit reconnaître le courage de sa démarche intellectuelle.

Gide n'a pas couru après son plaisir, après sa jeunesse, mais seulement après lui-même. Son plus pressant souci était de se connaître, de se découvrir sous les vêtements mensongers qui nous déguisent : de creuser, toujours, impitoyablement, jusqu'à cet être secret que Dieu seul connaît. Il ne s'agit pas de complaisance envers soi-même, mais bien d'une grande vertu, peut-être le seul courage qui soit au monde, à l'état pur : celui de se voir soi-même tel qu'on est, et d'accepter d'être ce pauvre homme. (*Mirages*, n° 2, déc. 1932).

Encore une fois, pas la moindre réponse de la part de Gide, ni à cet article, ni aux correspondances passionnées de Guibert : il faudra attendre dix ans, l'arrivée de Gide en Tunisie et son compte rendu, dans *Fontaine*, d'un autre ouvrage de Guibert, pour que celui-ci ose renouer le contact, en une lettre au ton très « gidien », expédiée depuis Lisbonne où il se trouve depuis l'automne 41 :

Cher André Gide, il est écrit que je ne vous rencontrerai jamais et je m'en console difficilement. Vingt fois j'ai fait taire mon désir d'aller à vous, mais j'aurais reçu comme une grâce votre venue au lieu où je me trouvais. Je l'ai quitté, et avec lui tout ce qui m'était cher en ce monde. L'Afrique était mon lieu d'élection, mon climat vital, la condition de mon épanouissement. Depuis que j'ai quitté « le continent de la passion », je ne suis plus qu'amertume et dessèchement. Ceux que Jupiter veut perdre... Oui, c'est bien cela, ma folie a commencé avec cet acte d'abandon. (Lettre inédite du 30 juin 1942).

Troisième épigone précoce, mais tout aussi transi :

Claude-Maurice Robert écrit dès 1927 à André Gide, époque à laquelle il se lie aussi d'amitié avec Montherlant. Il lui adresse un poème plein d'effusion et d'admiration, dont il fera par la suite la dédicace d'un de ses recueils poétiques :

Alors que j'errais, solitaire,  
 Dans un univers désolé,  
 Maître, vous m'avez révélé  
 Le beau visage de la Terre.

Maître, pour être ivre de vivre  
 Quand j'étais ivre de dégoût,  
 Il m'a suffi de lire un livre  
 Et que ce livre fût de Vous.

Et si je dis que je vous aime  
 Et le clame avec tant de foi,  
 C'est que vous rencontrer, pour moi,  
 Ce fut comme un second baptême.

Beaucoup plus tard, Claude-Maurice Robert se fera franchement lyrique en évoquant sa découverte de l'œuvre de Gide :

André Gide a bouleversé ma conception du monde et mon sens de la vie : tel Jésus à Cana, il a changé mon eau en vin. Il a transubstantié en allégresse ma détresse, mes lamentos en hosannahs et mes thrènes en péans. Il m'a guéri de mes langueurs et de mes rancœurs romantiques, de mes anxiétés et de mes transes pascaliennes. J'étais élégiaque, il m'a rendu dionysiaque. Il m'a appris que mon royaume, *sans offenser Dieu et sans nuire à quiconque*, pouvait être de ce monde, devait l'être, car le bonheur est un bien, non un mal, un dû et un droit : il suffit d'en être digne et de le mériter. Et il m'a inculqué la volonté d'être heureux, et d'y parvenir. (« Reconnaissance à André Gide », *Afrique*, n° 228, mars 1949).

Le livre révélateur n'étant pas, cette fois, *L'Immoraliste* mais *Les Nourritures terrestres*. N'empêche que le vocabulaire reste le même : « seconde naissance » pour Jean Amrouche, ici « second baptême ». Et Claude-Maurice Robert, qui vécut une bonne partie de sa vie au désert, d'associer « l'influence irrésistible » que l'œuvre gidienne a exercée sur lui à son envoûtement par le Sud algérien.

Déclaration de dette ou de reconnaissance qui, une fois encore, demeurera des plus discrètes et — pour autant que je puisse en juger — ne provoquera pas la moindre réaction du Maître... Je pourrais continuer à citer, par dizaines, des relations de ce type, enflammées mais timidement affirmées, mal payées en retour, entre Gide et la génération des jeunes poètes et écrivains nord-africains nés avec le siècle : Gabriel Audisio, Georges-Albert Astre, puis Albert Camus et Jean Sénac, qui écrit à Jacques de Laprade, chroniqueur à *Arts* :

J'ai découvert Gide voici bientôt deux ans, aux approches de la seizième année. D'ennemi déclaré, je suis inconsciemment devenu un des ses admirateurs. (Lettre inédite, été 1945).

Tant que l'Algérianisme tiendra le haut du pavé, tant que Gide ne fera en Algérie que de rapides et discrètes incursions, sans le moindre contact avec l'intelligentsia locale, il n'y aura pas de véritable débat d'idées autour de sa pensée et de son influence. Il faudra attendre les années de guerre, l'installation de Gide en Afrique du Nord où il choisit d'être publié, et simultanément le tassement de l'influence algérianiste devant l'émergence des jeunes écrivains de « l'École d'Alger » — ceux-la mêmes qui, nous l'avons vu, s'étaient déclarés débiteurs ou admirateurs de Gide — pour

voir surgir le débat au grand jour. Sans doute d'abord à l'Université d'Alger, comme nous l'avons noté, puis dans les revues locales. Randau affirme à Pellegrin :

Le gibier de Kaâ a trouvé des sympathies dans les parages de l'Université, où mijotait à l'ombre humide de mûrissantes sottises heureuses de frotter leur épiderme défraîchi à des peaux de demi-mâles. (Lettre inédite de mai 42).

Si l'attitude des Algérienistes à l'égard de Gide, surtout celle de Randau et de Marcello-Fabri — est alors franchement hostile, leurs arguments à l'encontre du gidisme sont pourtant infiniment contradictoires et changeants entre 1940 et 1945.

Il est vrai que l'époque est déroutante, et dure pour tout le monde. Avant-guerre, nous l'avons vu, c'était surtout le défaitisme de Gide qui était tancé. Sous Vichy, c'est bien évidemment son homosexualité et la complaisance avec laquelle il l'affiche désormais ; toute sa pensée paraît aller si fort à l'encontre de la devise pétainiste : « Travail, Famille, Patrie » ! Les journaux tunisiens et algériens sont alors nombreux à colporter de multiples ragots et rumeurs sur la vie privée de l'écrivain, présentée de la façon la plus fielleuse et parfois la plus sordide.

Inquiétude et jalousies ne sont pas non plus absentes du procès fait à Gide. C'est que son arrivée en Algérie, en même temps que d'autres exilés ou réfugiés, et sa participation à la vie culturelle locale, coïncident avec l'émergence d'une École d'Alger, concurrente de l'Algérianisme, et dont les idées (Audisio, Sénac, Max-Pol Fouchet, Camus...) empruntent parfois à celles de Gide. Écoutons Randau fustiger ces nouveaux venus, dans une lettre inédite assez belle dans son emportement :

Nous sommes les victimes (peut-être innocentes) de l'invasion des Barbares. Ils ont un jour débarqué en Afrique et ont jugé que nous étions bons à réduire en esclavage, que nos efforts pour comprendre et restituer la lumière née en nous avec la familiarité du soleil étaient absurdes ; notre désir de clarté et de raison était trop latin pour n'être pas digne de l'ergastule. Ils n'ont d'abord été que sourires puis, peu à peu, quand ils eurent usé de notre hospitalité et de notre bénignité, ils proclamèrent qu'ils étaient les maîtres, et que nous suivrions leurs traces ou disparaîtrions. Et que nous apportaient-ils, à nous les enfants du soleil, amoureux de la beauté classique, fidèles de l'Apollon et de la Vénus de Cherchell, amoureux des dieux retrouvés au fond de la mer, communiant avec la vie qui grouille dans les rues de la médina comme à la casbah d'Alger, habiles à décrire les splendides fleurs de vin qui se déversent dans nos cuves bouillonnantes ? Ils ont voulu nous enseigner l'art d'être obscur, de fermer les yeux à la réalité, de faire tam-tam avec les mots et de sacrifier aux vilénies du troisième sexe. Ils ont profité des événements pour couvrir d'une peau de lion leur pelage d'ânes ; ils étaient naguère les tenants du plus snob des communismes, ils ont pris la voix et les apparences des Anges du dernier



jour. [...] En réalité, ils n'ont importé chez nous que l'esprit d'impuissance.

Les griefs personnels débouchent dès lors sur une querelle d'écoles ; et rien ne sera épargné aux parties en conflit :

Coups bas : sur intervention de l'A.E.A, la Censure officielle interdira, en 1942, une conférence de Claude-Maurice Robert, cependant plus proche des Algérianistes que de l'École d'Alger, sur « André Gide ou l'optimisme ». Un an plus tard (retour de bâton ?), *Afrique* se verra privé de papier, au bénéfice de *Fontaine*.

Débats virulents, et même insultes et algarades : le 6 mai 1942, le jour même de son arrivée en Tunisie, Gide assiste à une conférence au cours de laquelle le « jeune professeur Astre » épingle vertement Randau et les romanciers algérianistes (voir *Journal* de Gide au 7 mai). Randau, qui en est promptement averti, déclarera à Arthur Pellegrin : « J'ai été injurié par un de vos polissons de Tunis. Pour m'accabler, il a protesté que j'étais — puisque je n'aime ni Gide ni Giraudoux, ces destructeurs — indigne du nom d'écrivain. Quelle rigolade ! » Et encore, dans une lettre plus tardive : « Que sont devenus Astre et consorts, qui m'avaient privé de la qualité d'écrivain parce que je n'aimais pas Gide et que j'aimais Louis Bertrand ? »

Viendra le débarquement allié, la collaboration de Gide à certaines revues locales comme *L'Arche* de Jean Amrouche, ou *Fontaine* de Max-Pol Fouchet, véritable « bête noire » de Randau et Pellegrin qui ne le nommeront jamais autrement que « l'arriviste de l'école gidienne » et sa revue « une réédition de la NRF ». Ces querelles s'aggravent inmanquablement des problèmes matériels du moment : manque de papier et d'encre, favoritisme supposé de l'administration, facteurs de nouvelles jalousies : « Des appuis permettent à la revue *Fontaine* d'avoir de gros numéros mensuels, alors que la dotation des autres périodiques est infime », peste Randau.

À partir de 1944, chez Edmond Charlot, l'éditeur de l'École d'Alger, Gide publie successivement plusieurs essais qui suscitent une floraison de comptes rendus. C'est ainsi qu'au printemps 1944, *Afrique* qui, en vingt-cinq ans d'existence, n'avait encore jamais rendu compte d'une seule de ses œuvres, accuse violemment André Gide, à propos de son plus récent livre : *Attendu que...* « d'avoir nié les Dieux de la cité, et corrompu la jeunesse ». En accordant son soutien « à une doctrine qui accorde toute primauté au culte exclusif de la virilité » et en bannissant de leurs écrits toute notion de l'actualité, des écrivains comme lui se sont faits, consciemment ou non, « les propagateurs d'une sorte de défaitisme moral dont les conséquences ont été funestes par les ravages qu'elles ont produits

dans le cerveau de certains éphèbes ». (Robert Randau, « Inactualité d'André Gide », Document n° 3).

Viendra l'Épuration... Plus féroce encore à Alger qu'en Métropole, elle n'épargnera aucun des deux clans, et les accusations de Randau contre Gide seront reprises, presque point par point, quelques mois plus tard, par l'Assemblée Consultative Provisoire (Débats du 7 juillet 1944, question n° 27). À propos d'un article de Gide paru dans le numéro d'avril-mai 1944 de *L'Arche*, celle-ci réitère les vieilles accusations de « narcissisme et d'égoïsme ». Gide y est à nouveau traité d'« écrivain frelaté qui a exercé une trouble influence sur les jeunes esprits » et « fait du défaitisme en pleine guerre. Sa manie de l'originalité et de l'exotique, son immoralisme et sa perversité en font un individu dangereux. » Et l'accusateur (comble de l'ironie : il est membre du Parti Communiste Algérien !) de conclure : « C'est pourquoi je réclame la prison pour André Gide et des poursuites contre le gérant de *L'Arche*. »

... Poursuites qui n'aboutiront heureusement pas, mais affecteront profondément Gide (voir sa correspondance avec Dorothy Bussy).

Viendront encore la Libération de la France, le départ d'André Gide d'Algérie, l'irréversible déclin des Algérienistes au profit de l'École d'Alger, s'instituant un peu rapidement pionnière de la littérature algérienne :

J'ai été informé par René Maran de la revendication d'Audisio protestant d'avoir été le créateur de la littérature algérienne. Vous avez raison en ce qui concerne le rôle initiateur joué par Louis Bertrand. (Lettre de Randau à Pellegrin).

C'est alors seulement que les jeunes s'enhardissent à affirmer ouvertement, dans les revues locales, leurs goûts, leur penchant pour l'œuvre gidienne longtemps dénigrée par leurs aînés. En mars 1949, Claude-Maurice Robert publie une longue « Reconnaissance à André Gide » dans *Afrique* qui semble ainsi ouvrir enfin ses pages aux amis de Gide. Mais, preuve que les différends ne sont pas clos pour autant, dès le numéro suivant (n° 229, avril-mai 1949), Jean Pomier, directeur de la revue, se sent obligé d'introduire — en réponse à plusieurs demandes de lecteurs étonnés « de voir faire place dans une revue fort éloignée de toute gidolâtrie à un dithyrambe aussi chaleureux » — une note de deux pages : « À propos d'un article de Claude-Maurice Robert », expliquant laborieusement que la revue ne se sent pas de ce fait en contradiction avec elle-même. D'abord parce qu'elle s'est toujours déclarée « organe commun d'opinions individuelles ». Ensuite parce que personne ne s'y sent « contempteur systématique d'André Gide. Un Robert Randau, par exemple, comme

aussi un Marcello-Fabri, n'ont jamais discuté la valeur de *l'artiste* ». En résumé,

ce n'est pas tant contre Gide *ut singulus* que beaucoup ont pu prendre position, mais contre tous les utilisateurs d'un Gide dont ils n'ont presque toujours pris leçon que pour ruiner des âmes déjà désespérées. Tout écrivain, surtout à l'échelle d'un Gide, me paraît strictement comptable de tout ce que sa pensée publiée aura pu susciter (sinon provoquer) de défaites, de reniements, de débâcles. Et dès lors, étant donnée la connexion indubitable des philosophies et des physiologies, leurs indéterminations et tout le complexe que représente écrire et penser, ne doit-on pas poser la question — et on l'a posée : que fût-il advenu de l'art de Gide, et des démarches de son esprit, si l'écrivain n'eût pas fait le lit de tous les abandons ? À coup sûr, on peut avancer qu'un tel Gide eût eu une chair-d'œuvre totalement différente en suc, en texture, en vitamines, toute gonflée d'un sang de révolté. Et qui aurait nourri vraiment les hommes. (Voir Document n° 5).

Nous sommes en 1950. Entre Algérienistes et École d'Alger le divorce est consommé. Randau, puis Gide et Pellegrin mourront, à quelques mois près. Restera la jeune génération, qui, n'ayant pu trouver auprès des aînés de quoi étancher la soif de ferveur et de liberté née de sa fréquentation des écrits gidiens, s'est tournée vers d'autres revues, et a créé son propre mouvement, dans une grande proximité avec la pensée du Maître...

\*

Parvenu au terme de ce parcours d'un siècle de relations entre André Gide et l'Algérie, on peut donc constater que si cette terre a exercé une influence prodigieuse sur l'écrivain, la pensée gidienne n'est pas davantage restée sans influence sur la vie intellectuelle nord-africaine, puisqu'elle y fut au cœur du conflit des générations littéraires.

Et aujourd'hui, me direz-vous ? L'Algérie arabe et musulmane, celle d'aujourd'hui, rongée par l'intégrisme et le terrorisme, a-t-elle encore quelque chose à voir avec l'œuvre de Gide ? Il y a six mois à peine, ma réponse à cette question aurait été pleine de circonspection, moi qui n'ai jamais pu mettre sans difficulté des œuvres comme *L'Immoraliste* ou *Les Faux-Monnayeurs* au programme des universités maghrébines où j'ai travaillé. À présent, de retour d'Alger où, malgré un contexte déplorable et explosif, nos *Rencontres André Gide* se sont admirablement passées, je suis moins pessimiste : nos collègues de l'Université d'Alger ont su montrer les influences gidiennes sur l'œuvre de Mohammed Dib, Jean Sénac, Albert Memmi, ou encore Tahar Ben Jelloun.

Et puis surtout, pendant qu'à côté de nous on assassinait au nom de la religion, deux cents à deux cent cinquante jeunes algérois ne cessaient de

nous dire, en pleurant quelquefois, leur volonté de se libérer du carcan des traditions et des arriérations.

Sentaient-ils qu'en parlant ainsi, ils emboîtaient le pas à André Gide en route vers leur pays ?